NNÉE. — N° 8
écembre 1902. I
50 centi

LA REVUE THÉATRALE



Mlle DIÉTERLE

La Revue Théâtrale

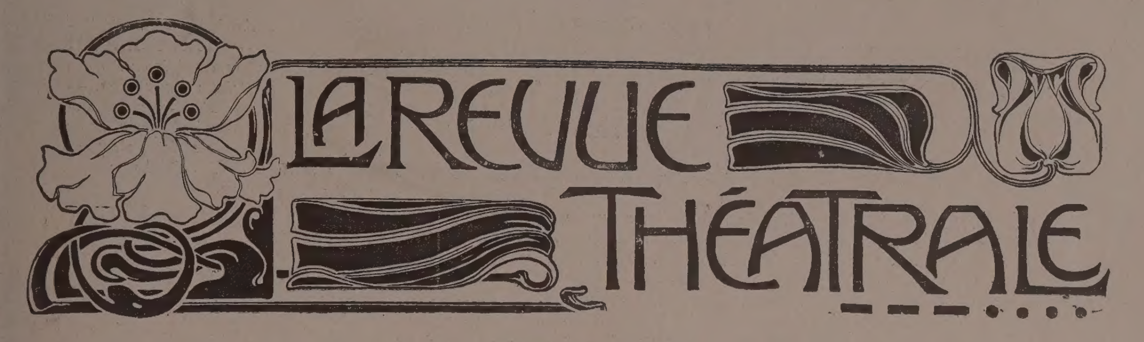
SOMMAIRE

Photographies Cautin et Berger

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José Engel
N° 5. Mlle Diéterle, dessin de José Engel.

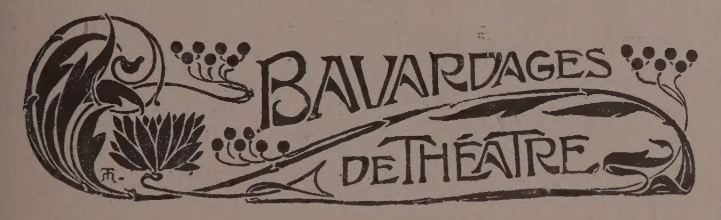
1re Année. — N° 5. Décembre 1902. — 1.



BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :	Rédaction et Administration	Le Numéro
Un an : Paris .... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France .... 50 cent.
— Départements ... 15 »	Téléphone : 271-94	Etranger............. 65 »
— Étranger........ 17 »		



Le Comité de la Comédie-Française a élevé au Sociétariat Mlle Leconte et M. Dehelly : il semble avoir sagement agi. Ces jeunes artistes, sans être des premiers plans, ont leur utilité dans la Maison.

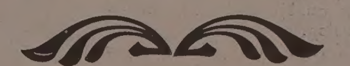
Ce que le public a moins compris, c'est qu'on ait refusé l'admission de la seule candidature qui fût indiscutable, celle de Mlle Marie Kolb. Je ne suis point de ses amis et n'apporte ici que l'impression indépendante du spectateur. Eh bien, le talent de Mlle Kolb, ses récents succès dans un emploi où elle s'est placée au premier rang en faisaient la candidate du public. On l'a ajournée, tant pis pour le Comité !

Mais dès l'instant qu'on nommait Mlle Leconte et M. Dehelly, qui sont de charmants artistes auxquels je m'en voudrais de causer le plus petit chagrin, je me demande, avec angoisse, pourquoi tout le monde n'a point passé, parmi ceux qui souhaitaient légitimement devenir « Sociétaires ! »

Mlle Brandès et Mlle Bertiny ont démissionné, l'une parce qu'on ne l'augmentait pas assez (elle a peut-être un peu tort), l'autre parce qu'on ne la nommait pas (elle a certes un peu raison).

M. Claretie va sans doute s'employer à calmer tous ces émois.

Paul GAVAULT.





Vente Wanda de Boncza. — L'incident Brandès. — **THÉATRE DU GYMNASE**, Joujou, *comédie en 3 actes de M. Henry Bernstein, 26 novembre.* — **OPÉRA**, Bacchus, *ballet en 2 actes et 3 tableaux, de Georges Hartmann et de M. J. Hansen, d'après le poème de Mermet ; musique de M. Alphonse Duvernoy, 27 novembre.* — **LA COMÉDIE-FRANÇAISE** *reprend* Mlle de Belle-Isle, *27 novembre.* — *Représentations de* Monna Vanna *à la Porte-Saint-Martin.* — **THEATRE DU VAUDEVILLE**, Le Joug, *pièce en 3 actes, de Mme* Jeanne *Marni et M. Albert Guinon, 28 novembre.* — **LE THÉATRE DES VARIÉTÉS** *reprend* Orphée aux Enfers, *29 novembre* ; l'**AMBIGU** *reprend le* Juif Errant, *29 novembre.* — **NOUVEAU THÉATRE**, La Grève des Esprits, *fantaisie en vers en 4 actes et 5 tableaux, de M. René Amouroux, 1er décembre.* — **THEATRE DES NOUVEAUTÉS**, La Duchesse des Folies-Bergère, *pièce en 3 actes et 5 tableaux, de M. Georges Feydeau, 2 décembre.* — **BOUFFES PARISIENS**, Le Jockey malgré lui, *vaudeville-opérette, de MM. Maurice Ordonneau et Paul Gavault, musique de M. Victor Roger, 4 décembre.* — **THÉATRE-ANTOINE**, La Bonne Espérance, *jeu de la mer, en 4 actes, de M. H. Heyermans, adaptation de MM. Jacques Lemaire et Jos. Schürmann, 8 décembre.*

Quand je vous disais que la saison était fertile en incidents... En même temps qu'à nombre de pièces à tralala, il vient de nous être donné d'assister, extra-théâtre, a de bien suggestifs événements se rapportant aux gens et aux choses de la scène.

Nous avons vu durer huit jours la vente Wanda de Boncza. Pour satisfaire — d'après la loi — aux intérêts des héritiers et aux revendications des créanciers de l'actrice morte, on se le rappelle, si tristement, les gens de l'Hôtel vinrent au domicile de la défunte, et, de leurs mains brutales, le dépouillèrent de ses tapisseries, de ses peintures, de ses collections précieuses et menues ; le tout se trouva porté et assemblé sur les comptoirs de salles réservées, puis, à jour dit, devant un honorable entassement de Juifs, d'Arméniens, de revendeurs et d'entremetteuses, on marchanda les merveilles un peu froissées de la décédée. Des yeux avides scrutèrent les joyaux, de vieilles marchandes palpèrent dans leurs doigts vils les volants de jupes délicates, des messieurs chics blaguèrent les tableaux, de jolies madames, mal argentées, critiquèrent dédaigneusement la ténuité des dentelles, et des gigolos faufilés dans le monde purent impunément plaquer leur figure idiote dans des linons doux, dans des chemises fines. Ainsi la mort de Mlle de Boncza prêta un surcroît de valeur à son bien devenu hardes ; les vacations accusèrent des produits inespérés. Ce fut charmant. L'enchantement des créanciers se traduisit publiquement, et, justement à cause du succès d'argent de ce déballage quasi funèbre, la joie de ces boutiquiers de proie apparut ignoble : on se ressouvint de leur terreur à la nouvelle du trépas de l'actrice, de leurs craintes exagérées, de leurs criailleries, de la hâte qu'ils mirent à mander, incontinent, la Loi et la Police, afin qu'elles bouclassent de leurs sceaux conservateurs les portes de l'appartement — leur garantie — à peine devenu libre par la mort de celle qui, de son vivant, avait assuré de si appréciables bénéfices à leur négoce.

Cette vente aura été la dernière aventure de la fin lamentable de Mlle de Boncza, car la pauvre petite comédienne mourut seule et ses funérailles furent banales comme un lâchage. Le faste hâtif déployé à l'église amena trop de passants, et le cercueil descendit péniblement à travers les curieux, sans que les invités, d'ailleurs rares, pussent le suivre de près comme c'est l'usage ; le cortège s'en fut, privé de personnalités connues, avec beaucoup de vulgaires cabots sortis on ne sait d'où, qui gagnaient, gagnaient des rangs pour se rapprocher de Ceux de la Comédie. Au cimetière, ce fut lugubre ; une seule voix s'éleva : celle, neutre, de M. Prud'hon, pour lire un télégramme de l'Administrateur, en fête à Besançon, avec les principaux de la Maison. L'oubli commença là. Et, hier, ça été la vente qui est venue comme salir cet oubli.

Le théâtre réserve parfois de notoires injustices à ses privilégiés. Dans quelque temps, le monde se souviendra moins de l'artiste morte à trente ans, après avoir été si joliment Militza, dona Sol, Emilia, Alkestis, que de la femme cotée, dont la vente produisit tant et tant d'argent.

≈ L'heure approche où le Comité d'Administration de la Comédie aura à décider l'augmentation des parts. Mlle Brandès, sociétaire de janvier 1896, et actuellement titulaire de six douzièmes, a soudainement manifesté son aspiration à la part entière, menaçant si on n'agréait pas sa demande de s'en aller jouer ailleurs, cela au mépris de ses engagements et de tout procès que la Maison pourrait lui intenter pour violation d'iceux. L'événement fait beaucoup jaser.

≈ *Joujou*, autant que *La Châtelaine* et *Le Joug*, est présentement, pièce à la mode. Joujou, exquise et douloureuse bourgeoise, invite au Gymnase, je ne dirai pas cette élite, mais cette portion fortunée et élégante du monde parisien qui préfère sur la scène la joliesse, à la puissance. Ce public aime se réunir aux spectacles de vie moderne, ayant pour interprètes des personnages bien habillés, qui sont pourvus de ses qualités frêles et de ses défauts tenaces, qui agissent suivant ses passions et d'après ses sentiments, qui causent un dialogue émaillé de ses mots et serti de son esprit et de sa malice. D'après ce public, qui préfère aux choses héroïques les gentils discours, *Joujou* est un petit chef-d'œuvre : ses principaux types — l'amoureuse Joujou, la plaintive Blanche — ont en effet, du montant, et il n'est pas jusqu'à cette élégante brute de Maurice Royère qui ne soit capable de violenter agréablement l'attention des dames spectatrices.

Les deux premiers actes qui développent en d'aimables scènes de théâtre l'aventure de Mme Joujou et celle de Mme Royère sont intéressants, certes, mais la troisième partie de la pièce se trouve manquée. Etant donné que Joujou a renoncé à Maurice, pourquoi la remettre aux prises avec celui-ci, bien inutilement, puisque c'est quatre ans plus tard. Ce jeu semble fait pour accorder le mariage avec Hubert le Certier, brave homme — M. Huguenet le rend très intéressant — mais trop évident arrangeur de situation.

Joujou, veuve tendre, est fort bien représentée par

Cl. Cautin et Berger.



Mme Suzanne Desprès

tin et Berger.



Mlle Sandrini.

Mme Granier, à laquelle on préfère cependant le charme, la tenue, le débit, la voix de Mme Suz. Desprès, souffrant odieusement par M. Calmettes, mari brutalement passionné.

≋ Avant la présentation des *Paillasses*, de Léoncavallo, l'Opéra a tenu à offrir au mépris des Parisiens, *Bacchus*, un ballet si vulgaire que lui-même s'en dégoûta au cours des répétitions, après avoir malheureusement fait quelques frais de costumes ; il est vrai de dire que l'Académie nationale, désireuse de se rattraper, encadra son *Bacchus*, dans je ne sais quelle décoration incohérente empruntée aux Alpes, aux Indes et à l'Egypte des temps pharaoniques... Notre collaborateur Jules Martin vous narrera le détail de cette chose burlesque.

≋ *Le Joug* est comme *Joujou* une anecdote moderne, mais plus observée, plus corsée, plus mouvementée, plus vivante. Le Joug, un certain Courtial — fêtard vidé, et devenu, peut-être à cause de cette caducité précoce, férocement égoïste et foncièrement méchant — le subira par le fait d'une fille de gueuse, petite servatoire en détresse, qu'il recueillera, choiera, dressera pour la joie de son lit, et qui, au moment psychologique, se rebiffera, et, très perverse, saura exciter le monsieur jusqu'à ce qu'il l'épouse. Après, elle lui en fait voir de toutes les couleurs, le berne, le trahit de la façon la plus méritoire pour elle mais la plus humiliante pour lui, avec un pauvre diable d'ami dont il fit son souffre-douleur, puis, enfin, contraint sa révolte, et en bien peu de temps, le réduit à l'état de vieux, que l'on oblige aux pires bassesses par l'appoint illusoire de quelque simulacre d'amour.

L'intérêt entier de l'anecdote se trouve dégagé par des personnages typiques que représentent de parfaits acteurs. Mme Réjane, que l'on est habitué de voir en belle madame, figure ici, sous un accoutrement de quatre sous, l'experte petite coquine que nous venons de dire ; Mme Daynes-Grassot apparaît en digne mère d'une telle fille ; M. Dubosc, le viveur réduit à l'abjection, M. Grand, l'ami pauvre, et aussi Mmes Suz. Avril, Andral, Jeanne Bernou sont fort bien dans leur rôle.

≋ Il est de règle que les Variétés sevrées de la comédie moderne faite pour elles, aux fins de satisfaire à leur genre, empruntent au répertoire d'Offenbach quelque parodie dont le succès fut établi par le suffrage d'une epoque qui aima rire. C'est ainsi que ce théâtre vient de donner *Orphée aux Enfers* ; et ce spectacle fou et riche ne laisse pas que de récréer les gens susceptibles de s'amuser seulement par les yeux. S'y démènent joyeusement des spécialistes experts au jeu comique : Baron, Brasseur, Guy, Prince, Max Déarly, puis Mmes Méaly, Lavallière, Jeanne Saulier, Brésil — celle-ci Vénus splendidement blonde. — Suivant le goût du lieu, l'interprétation est secondée par des figures bien en chair et révélées nues autant que le permet l'immoralité si relative de la censure ; le tout encadré dans l'arrangement adroit et l'éclat papillotant d'une mise en scène très réussie.

≋ Je ne crois pas que l'Ambigu ait à regretter d'avoir installé sur son théâtre *Le Juif Errant*, d'Eugène Süe ; puisque sa clientèle est foncièrement amateur de drame, autant vaut lui représenter les ouvrages corsés par les praticiens de la génération précédente, autrement inspirés que nos contemporains agenceurs de complications dramatiques, trop employeurs d'Apaches et d'Amants de cœur exclusivement dégoûtants. M. Lerand à créé un Rodin très noir, très mystérieux.

La Rue apprenant que dame Crevette — l'ancienne de chez Maxim's — avait réintégré les Nouveautés, s'est déclarée ravie. La Rue aime les suites. Crevette doit-elle donc avoir, au théâtre, une destinée analogue à celle de *Claudine*, en librairie ? Déjà nous avons connu Crevette en province, la voici, aujourd'hui, dans le monde, aurons-nous le loisir de la voir périgriner dans les alcôves féminins ?

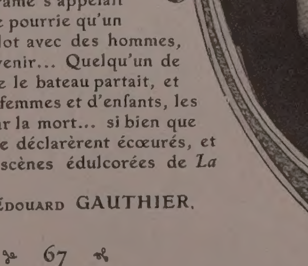
Un type, cette Crevette. Bien qu'elle soit devenue madame l'Ambassadrice d'un royaume de... folie, son caractère n'a pas changé ; elle a conservé de la ferveur pour la noce, et son Excellence de mari ne l'a pas plutôt débarquée à Paris qu'elle est aux Folies-Bergère et aussi chez Maxim's, où, jadis, nous n'eûmes point —bien qu'elle fût habituée du Cabaret — le plaisir de la rencontrer. Et, naturellement, elle gaffe en ces lieux bénis. Ne s'amourache-t-elle pas d'un larbin, qu'elle présume noble authentique ? et ne se toque-t-elle point, en même temps, de la jolie figure d'un certain gigolo que, bientôt, les événements lui révèlent comme le roi de son mari ? Vous supposez les péripéties auxquelles cette situation donne lieu : elles sont grotesques, mais elles sont si drôles... Puis il y a l'acte de chez Maxim's, que beaucoup de monde voudra voir, parce qu'il révèle des choses qui ppartiennent un peu au mystère de Paris élégant.

≋ La troupe des Nouveautés, très spéciale, mais très habile dans sa spécialité, comme celle des Variétés, mène allègrement cette équipée. Mlle Cassive est bien joliment effrontée ; Mlle Bordo se montre artiste adroite et très gracieuse ; Mlle Dickson charme par l'éclat blanc et rouge de son sourire ; M. Germain est infiniment cocasse et MM. Victor Henry, Torin, Landrin, etc., abondent dans son sens.

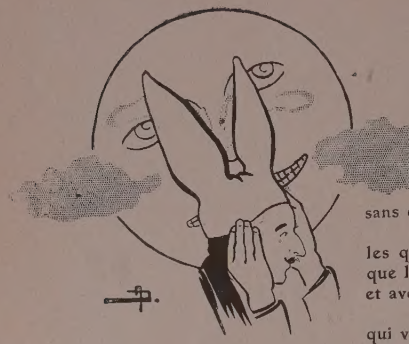
≋ M. Antoine présentait d'une manière admirable et jouait chez lui, dernièrement, un ouvrage de théâtre hollandais simple, fort, mais sombre, et dont la terrible tristesse effarouchait les premiers spectateurs qui y assistèrent. C'était, disait l'affiche, un jeu de la mer, brutal, mais vrai, gênant, aussi, pour quelques-uns : car il disait, dans différentes scènes, les protestations, les malédictions et les chagrins des pauvres, qui sont trop souvent écorchés, contraints jusqu'à la mort par le rude métier des bateaux. Ce drame s'appelait ironiquement *La Bonne Espérance*, du nom d'une barque pourrie qu'un armateur-spéculateur, se moquait bien de mettre au flot avec des hommes, puisqu'elle avait encore cinq chances sur cent de revenir... Quelqu'un de l'équipage se rebellait, criait un peu, mais quand même le bateau partait, et sombrait... Alors, c'étaient des pleurs sanglotants de femmes et d'enfants, les cris fous et perçants d'une fiancée volée de son ami par la mort... si bien que des assistants, sensibles d'oreille et d'esprit mince, se déclarèrent écœurés, et furent probablement apaiser leur âme fragile aux scènes édulcorées de *La Châtelaine* et de *Joujou*.

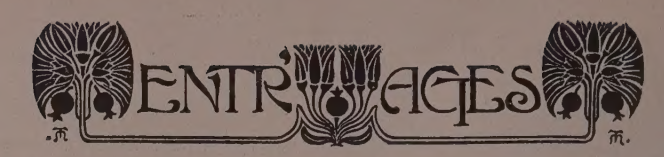
Edouard GAUTHIER.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Marcelle Bordo





Dans sa libéralité, *La Revue Théâtrale* ne peut laisser passer les fêtes du Nouvel An, sans offrir quelques étrennes aux gens de théâtres.

Aux gens de tous les théâtres d'ailleurs, car les forains de la comédie parlementaire, les queues-rouge de la société et les grimes de tous tréteaux ne sauraient pas plus être oubliés que les bons cabots des vraies planches et même que les personnalités souriantes, charmantes et avenantes du monde où l'on écrit, où l'on pense et où l'on rêve.

La modération et l'équité, ces deux vertus tant négligées par le temps qui court et le monde qui vole, ont présidé au choix des cadeaux et réparti leur distribution. Dans cette Revue où l'on exalte les vrais artistes et où l'on fouaille les cuistres, les bluffeurs et les lâches, nous avons voulu cependant oublier toute rigueur et tenir compte des bons sentiments dont 1903 va animer les justiciables du chroniqueur débonnaire.

Si nous avions omis quelques cadeaux ou quelques destinataires, il y aura bien, parmi les six cent mille (ou à peu près) lecteurs de la *Revue*, un spirituel complaisant pour nous signaler le creux.

A Mlle Brésil, la Vénus des Variétés, — un éventail de vigne.

A Mlle Odette Dulac, — quelques leçons de chant données par Mme Tariol-Baugé, quelques indications de charme offertes par Mlle Mariette Sully, et un long cours de sourires professé par Mme Anna Thibaud.

A Mlle Vellini de l'Odéon, — le rôle de la religieuse dans le *Voile* de Rodenbach pour son livre délicat : *Comédienne et Carmélite*, avec conclusion du quatrain fameux :

> Au chœur, mainte pensionnaire,
> Pendant le chant de Débora
> Avait les yeux au sanctuaire
> Et la pensée à l'Opéra.

A M. Edgar Monteil, préfet de la Haute-Vienne, — une loge pour la *Carmélite*, un exemplaire sur vélin du *Voile* de Rodenbach ; un exemplaire de *Comédienne et Carmélite*, déjà cité ; et un orgue barbare qui ne cesse de chanter : *Nonnes qui reposez.....* à ses oreilles d'amie de Balaam.

A M. Robert de Montesquiou-Fezensac, conférencier des Etats-Unis d'Amérique, — la carte du Nouveau Monde à vol de... chauves-souris.

A M. Joseph Reinach, — des bottes d'égoutier pour descendre dans sa conscience.

A M. Camille Pelletan, — une chemise propre.

A M. Combes, — la reprise du *Petit Abbé*.

A M. Louis Gauthier, de l'Athénée, — la médaille de sauveteur des comédies de M. Pierre W...

A Mmes A... de l'Opéra, B... de l'Odéon, C... du Gymnase, leurs portraits par J. Engel, dans la *Revue Théâtrale*.

A Mme Gyp, — un encrier de diamant pour contenir l'encre d'arc-en-ciel irisé et mobile où elle trempe sa plume de fée.

A M. Fontanes, directeur du Châtelet, — la succession du duc de Connaut.

A M. de Rothschild, — la note à payer des corbeilles de fleurs que Thérèse Humbert adressait à Emile Zola, et du dîner qu'elle a offert le jour de la grâce de Dreyfus.

A M. Leoncavallo, — un traité d'Harmonie.

A M. Henri Second, — la reconnaissance éperdue de tous les nouvellistes à la main, pour le démarquage quotidien des mots spirituels qu'il prodigue depuis vingt-cinq ans dans le *Charivari*.

A M. Zévaès, pitre parlementaire en disponibilité, — la collection complète des clichés photographiques de son duel avec M. Besson, avec la vue pittoresque des deux cents souteneurs qu'il amena sur le terrain.

A La Danseuse Tortojada, — les remontrances voluptueuses de la Ligue contre la Licence des... Ruts.

Aux Humbert, — le tableau de la Sainte Famille, par le peintre Dreyfus-Gonzalès.

A M. Léon Daudet, — le noble orgueil d'ajouter aussi magnifiquement à la gloire du nom paternel et à la grâce du génie maternel.

A. M. Montehus, chanteur juif antimilitariste, — une tournée de conférences-auditions sur les refrains de soldats, avec le général André comme conférencier.

A Mlle A. R..., divette en second des Variétés, — deux coquetiers de porcelaine de Sèvres, avec le quatrain suivant, dû à un galant chevalier du bon XVIIe :

> De ces deux petits coquetiers
> Pour vous, l'amour a fait emplette !
> Ah ! qui n'y joindrais volontiers
> Et les deux œufs et la mouillette !

A Henri Brisson, tartuffe sépulcral, — la présidence définitive de la Société des Pompes funèbres.

A M. Jacques Redelsperger, une feuille de vigne ciselée par Fragonard, pour voiler sa pensée, les jours de contes du *Froufrou*.

A M. le Docteur Doyen, — un scalpel avec cette inscription : *la peaulisse est à ses trousses*.

A M. Francis de Pressensé, — un lecteur.

A M. Paul Gavault, — la reconnaissance affectueuse de M. Alphonse Lemonnier.

A Mme Carolina Otero, — une ceinture de chasteté.

A M. Anatole France, rossignol de la fosse commune, — l'invitation à prononcer le discours tombal, aux funérailles de l'honneur de Jacquin.

A. M. de Max, une jolie brunisseuse.

A. M. de Féraudy, — un collaborateur qui mette dans ses valses chantées un peu de prosodie, un peu d'esprit, un peu de poésie.

A Mme Raunay, — la bénédiction du bon chevalier Glück, du haut du paradis de Ste-Cécile.

Au ténor Edmond Clément, — la première auditrice que sa voix ne fera pas défaillir d'amour.

George VANOR.

Dessins de DOUHIN.



Au début de ces articles, j'ai montré, d'après le maître Emile Perrin, la vaste étendue du domaine de la Mise en Scène, qui embrasse, à la fois, l'art de régler les mouvements d'une pièce, celui de l'encadrer dans des décors en harmonie avec le milieu où elle se passe, et celui de l'habiller avec des costumes de style et d'époque. Il n'est pas jusqu'aux gestes et aux allures des interprètes qui ne soient de son ressort. C'est sur ce dernier point que je voudrais attirer aujourd'hui l'attention de mes lecteurs.

Il s'agit du genre moderne, « de ce qui se fait de mieux en ce moment », comme on dit dans les magasins. Mes observations porteront sur la façon dont sont jouées plusieurs scènes d'amour, dans les différentes pièces qui se disputent la vogue.

Que le ton a changé depuis l'école romantique et celle du bon sens. Ces deux écoles avaient ceci de commun qu'elles conservaient toujours à l'égard du spectateur un décorum où il pût reconnaître tout le respect que l'on avait pour lui. La scène d'amour constituant le point culminant de notre théâtre, se déroulait toujours en cérémonie. Pour en marquer toute l'importance, ses interprètes s'y montraient sous leurs plus beaux atours, parés, pomponnés, tirés à quatre épingles. Le jeune premier y lançait la redingote de la saison, l'ingénue, la jeune première, l'amoureuse ou la coquette y paraissaient dans les toilettes les plus nouvelles et les plus élégantes.

Pour les comédiennes, la tradition se continue encore suffisamment; mais pour les comédiens, quelles différences profondes et radicales.

D'après les derniers ouvrages que l'on vient de nous donner, il semblerait qu'il n'y ait plus qu'un vêtement qui convînt aux déclarations d'amour; et ce vêtement, c'est le veston. On dirait qu'on s'est aperçu qu'on est déjà bien assez embarrassé de sa parole, en ces instants difficiles, et qu'on ne saurait s'en tirer à son avantage s'il faut encore qu'on se guinde en son costume. Avec le veston, plus de contrainte : on est à son aise on est « chez soi » et l'on peut se livrer à son inspiration sans s'inquiéter de la tenue. Dans *La Châtelaine*, M. Guitry fait à Mme Jane Hading sa déclaration en veston. De même dans *Joujou*, M. Calmettes est en veston quand il s'efforce de faire succomber Mme Jeanne Granier. Bien mieux, dans *Le Joug*, c'est en coin de feu que M. Gaston Dubosc essaie de dicter ses conditions à Mme Réjane, et s'il n'y réussit pas, rien n'indique que sa mise y soit pour quelque chose.

M. Guitry.

Sans doute, les metteurs en scène et les comédiens ont leurs raisons. D'ailleurs, des trois excellents artistes que je viens de nommer, deux ont été leurs propres metteurs en scène : MM. Guitry et Calmettes, et pour M. Dubosc c'est M. Porel, un maître en la matière, qui a tout réglé. Donc, les partisans de ce « nouveau jeu » invoquent la vérité, le naturel, affirmant que l'on ne se met pas spécialement en frais de toilette pour parler d'amour à une femme, surtout quand la scène est amenée par le hasard des circonstances.

D'accord, mais est-elle réellement amenée ainsi, cette scène autour de laquelle tourne tout l'ouvrage. Est-ce qu'en venant traiter avec Mme Hading de l'achat de son château, M. Guitry n'a pas songé à lui faire entendre, par de délicats sous-entendus, le fond même de sa pensée? Est-ce que M. Calmettes, en paraissant tout à coup au moment où Mme Granier va le fuir, n'a pas eu l'idée d'obtenir d'elle la confirmation certaine d'un rendez-vous sur lequel il compte? Est-ce que M. Dubosc n'a pas la ferme volonté d'obtenir tout de Mme Réjane, à l'heure même où il lui parle, alors qu'il a employé six semaines à la dresser pour l'amener enfin à cet instant psychologique? Oui, n'est-ce pas?

Alors, pourquoi ne pas se montrer sous leur plus beau jour? Est-ce qu'en pareil cas nous tous, tant que nous sommes, nous ne nous appliquons pas à nous rendre aussi séduisants, aussi irrésistibles que cela nous est possible?

M. Calmettes

Sans compter que ce jeu en veston favorise décidément trop l'habitude prise par les meilleurs artistes de fourrer à tout bout de champ leurs mains dans leurs poches. C'est devenu une manie, presque un tic.

On utilisa d'abord, à ce sujet, les poches du pantalon, et comme à cette époque elles étaient sur le côté, on les fit faire en biais sur l'abdomen, afin de rendre le mouvement plus gracieux! Cela dura quelques années, — parfaitement; — puis on s'avisa que ce n'était pas encore d'un chic suprême, et l'on élut les poches du veston, où les mains se rendent d'elles-mêmes, tant elles sont accoutumées à s'y trouver.

Encore M. Guitry n'abuse-t-il pas de ce geste « anti-théâtre » dans la scène de *La Châtelaine*, mais M. Dubosc ne s'en prive guère dans *Le Joug*, et certainement, le beau velours violet de son coin de feu sera promptement usé à cet endroit s'il persévère. Quant à M. Calmettes, dans les mouvements passionnés sa main tire sur la poche de son veston de telle façon qu'il semble qu'elle veuille passer au travers, sans que l'habile artiste paraisse s'en apercevoir.

Que l'on ne s'imagine pas que je donne une importance exagérée à une question de détail : en l'espèce, cette question de la poche est symbolique; il faut qu'elle soit vidée... et vide!

Avant de terminer, je tiens à signaler deux costumes d'un pittoresque vraiment réussi : celui de Mme Réjane, au premier acte du *Joug*, où elle a résumé, avec son méchant collet beige et son canotier rouge, toute la psychologie de la « petite du Conservatoire »; et le costume de gigolette de Mlle Diéterle, dans *Le Jockey malgré lui*, où la blonde artiste réalise le plus délicieux Willette qu'il soit possible d'imaginer. Enfin, je tiens à dire toute mon admiration pour la prestigieuse mise en scène de *La Bonne Espérance*, dont le premier décor, notamment, représentant un intérieur de pêcheur en Hollande, est un pur chef-d'œuvre, où M. Antoine a égalé le grand Pieter de Hooch.

Théodore MASSIAC.



M. Dubosc.



Apropos de la vente Wanda de Boncza.

On sait les surprises qu'occasionna cette vente ; pourtant certains de ses plus curieux détails n'ont point été dits. Ainsi, les armoires de la petite actrice fournirent aux enchères près de 600 robes, dont 250 furent cataloguées ; d'autre part, l'opinion des amateurs très avertis, qui suivirent les opérations, a été unanime à constater le goût parfait qui avait décidé le choix des bibelots, objets de vitrines, éventails, bijoux, dont aucune pièce n'était quelconque ; mais — chose curieuse — les ombrelles, accessoires de toilette généralement fort soignés des dames, apparurent pitoyables, absolument sans valeur.

Un mot de Johannès Brahms, le compositeur viennois que Chevillard et Colonne remettent définitivement à la mode parisienne depuis trois ou quatre concerts.

Parlant un jour des compositions royales et princières, Brahms répondit à un de ses interlocuteurs qui se moquait d'une nouvelle œuvre royale ou impériale : « Il ne faut jamais parler irrespectueusement des compositions de princes, on ne sait jamais qui peut en être l'auteur.

Sir Henry Irving, le célèbre acteur anglais, vient d'accomplir un record qui fera blémir de jalousie celui de nos conférenciers qui donne une dissertation le mercredi à Nuremberg et le samedi à Rome. Irving était en représentation à Dublin, la semaine dernière, quand Edouard VII lui fit savoir qu'il désirait l'entendre le lendemain à Sandrigham. De Dublin à cette ville, la distance aller et retour, tant par terre que par eau, est de 1.200 kilomètres : il fallait la couvrir en trente heures et trouver le temps du spectacle. Sir Henry Irving, qui ne détient pas seulement le record du génie en interprétation dramatique, abattit aussi ce record de la vitesse. Il joua le jeudi soir à Dublin, parut devant son souverain, le vendredi à Sandrigham, et arriva pour la représentation du samedi à Dublin... On ne dira plus que les comédiens voyagent dans le chariot du roman comique.

Pour le Sociétariat.

Les compétitions sont acharnées et donnent lieu à des démarches extraordinaires, relativement surtout aux pensionnaires du beau sexe.

Il y a mieux. Certaines de ces dames usent de moyens diplomatiques d'une profondeur étonnante. Il en est qui vont jusqu'à restreindre leur train de maison, afin de ne pas éblouir par leur faste ceux qui disposent de leur avenir artistique.

Elles refusent les offres les plus séduisantes, elles tiennent à paraître simples, modestes, pourvues seulement du strict nécessaire. Qui saura jamais ce qu'une telle contrainte coûte à leur amour-propre ! Mais elles croient que le luxe déployé ouvertement nuirait plus à leur avancement qu'il ne lui servirait. L'exemple de la pauvre Wanda leur paraît topique à cet égard.

Toutefois, elles n'ont pas l'intention de se restreindre éternellement, et l'une d'elles aurait dit récemment :

— Moi, s'ils ne me nomment pas cette année, je ne refuserai plus le coupé que l'on m'offre depuis l'Exposition.

Les surnoms de théâtre.

Après *Bouboule*, dont nous parlions récemment, en voici un qui, cette fois, s'applique à l'un de nos comédiens les plus en vue. C'est *Broudoudoux*.

Il a la veine en ce moment. Ses créations font grand effet, la dernière vient de lui valoir un succès énorme, tout à fait mérité d'ailleurs. C'est même à cette occasion que l'on a connu le surnom en question. Sa meilleure amie, qui est si jeune et si jolie, n'a pu dissimuler sa joie, et s'est écriée :

— C'est égal, la pièce n'aurait pas réussi comme ça sans *Broudoudoux !*

Et depuis, elle ne cesse de chanter sur tous les tons les éloges de *Broudoudoux*. C'est *Broudoudoux* qui a réglé la mise en scène ; c'est *Broudoudoux* qui a donné le mouvement général de l'action ; c'est *Broudoudoux* qui a trouvé les intonations, les inflexions qui portent le plus. *Broudoudoux* partout, *Broudoudoux* toujours...

Naturellement, tous les bons camarades n'appellent plus l'excellent artiste autrement que *Broudoudoux*.

A propos de la *Bonne Espérance*, révélons, à l'actif d'Antoine, un fait très beau et peut-être sans exemple au théâtre, fait d'autant plus remarquable que la situation d'Antoine comme acteur et directeur est hors de pair.

On sait qu'Antoine, quand il monte un spectacle nouveau, se donne tout entier à l'arrangement extérieur des choses, et remet au dernier moment le soin d'apprendre son rôle, qui, durant les répétitions se trouve tenu par un acteur préposé à cet effet. C'est ainsi que durant les répétitions de la *Bonne Espérance*, le rôle de Lebois, réservé à Antoine, était occupé par M. Mosnier. Or, sur la fin du travail de scène, Antoine trouva M. Mosnier si bien dans son emploi qu'il le lui abandonna, et cela d'une façon très simple. « Je ne ferais pas mieux, dit-il, à son pensionnaire ahuri et charmé, donc, conservez le personnage... »

Combien auraient ainsi fait ?

La mise en scène de *La Bonne Espérance*.

On ne se doute pas des soins méticuleux qu'Antoine y a déployés. Les moindres détails ont été réglés par lui avec une attention touchant à la minutie.

Un exemple entre mille.

Dans l'intérieur de pêcheur hollandais qui constitue le premier décor de l'ouvrage, il y a une sorte de veilleuse placée sur le rebord de la fenêtre, laquelle veilleuse doit s'éteindre pendant l'orage nocturne, sous le grand coup de vent qui ébranle toute la maison.

Et comme personne ne touche à cette veilleuse, il fallait trouver un moyen pour qu'elle s'éteignit juste au moment voulu, et non avant ni après.

Alors Antoine eut l'idée d'employer là l'électricité, de façon qu'une interruption de courant pût supprimer instantanément la lumière. Comme cela, rien de factice, c'est la vérité même.

G.-T. NORMA.

Un spectateur, retour de Hollande, séduit par l'aspect très réaliste du décor, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est épatant ce que c'est vrai... ça pue le hareng ! »

Clichés Cautin et Berger.



Mlle Zambelli.

MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Bacchus*, ballet en 3 actes et 5 tableaux de G. Hartmann et M. Hansen ; musique de M. Alphonse Duvernoy.

Le sujet du ballet que vient de nous donner l'Opéra n'est pas absolument nouveau ; mais en revanche le scénario que feu Hartmann découpa dans un poème de feu Mermet n'a rien de bien original : d'ailleurs avec tant de « feu » nous ne pouvions qu'avoir quelque chose de « pompier »... Voici l'histoire en quelques mots :

Darsatha, roi de l'Inde, insoucieux des malheurs de son pays envahi, débauché, donne, sur la place d'Ayodhia, une fête au cours de laquelle paraît la prêtresse Yadma. Le roi, qui l'aime, s'élance vers elle et lui explique, — avec une mimique qu'on aurait peine à comprendre sans le secours de la brochure, — que depuis longtemps elle s'est emparée de tout son être, que sa radieuse image est toujours devant ses yeux et qu'il fera d'elle une reine..... Yadma refuse de l'écouter; elle lui reproche sa conduite ; l'ennemi est là, menaçant, qui s'avance, c'est à cela seulement qu'il doit penser.

« Tire ton épée, lui dit-elle, — toujours sans ouvrir la bouche bien entendu, — rassemble tes guerriers, pars, va combattre l'envahisseur. »

Pour toute réponse, Darsatha la fait enchaîner, — ce qui est une façon assez originale de lui prouver son amour... Enfin, grâce au Mouni Pénitent, qui survient à point, la prêtresse est délivrée ; car elle seule peut sauver le pays en pénétrant auprès du jeune vainqueur et en lui versant le poison, sous prétexte de lui offrir des présents. — Délicieuse plaisanterie ! Mais lorsque ce vainqueur arrive avec son armée, Yadma, stupéfaite, reconnaît Bacchus, le héros dont l'image emplit ses rêves de vierge; aussi, lorsque, au tableau suivant, elle est amenée par le Mouni, dans la tente de Bacchus pour empoisonner le jeune dieu, elle lui avoue tout bonnement son amour, ce qui décide ledit Bacchus à offrir aux princes indiens, une fête en l'honneur de la jeune fille, qui, reprise par ses malheureux compatriotes est aussitôt délivrée par Bacchus et ses bacchantes. Apothéose !

Mlle Mante.

Vous voyez que l'auteur, en pondant cette histoire, n'a pas dû attraper une méningite, et nous nous demandons vraiment comment M. Gailhard, qui doit entasser tant de manuscrits dans ses cartons, n'a pas trouvé, dans le stock, à nous servir quelque chose de plus intéressant. Et ne pensez-vous pas, en outre, que le moment semble enfin venu, de modifier, de transformer cet éternel vieux moule du Ballet par une évolution analogue à celle qui développa l'Opéra en drame musical? Nous saluons à l'avance le poète assez ingénieux et le musicien assez hardi qui nous offriront cette primeur. En attendant et sur un tel scénario, M. Alphonse Duvernoy, musicien distingué, ne pouvait nous donner une partition très originale. Celle qu'il a écrite est assez mouvementée, les rythmes sont suffisamment entraînants et l'orchestration est habile. Je citerai notamment la danse hindoue et l'entrée de Bacchus, escorté de ses satyres, de ses faunes et de ses bacchantes, au premier tableau; le sommeil de Bacchus, *adagio* d'un coloris charmant, et les danses de Yadma, au second ; les variations d'Erigone, dans le ballet de la Vigne et le pas de Silène, qui danse avec un pot de vin superbe, énorme, à rendre jaloux ces messieurs de la Chambre et du Sénat. Voilà un numéro que je ne saurais trop recommander pour les soirées officielles ; c'est d'un succès certain. La partie chorégraphique est très développée et fait le plus grand honneur à l'éminent maître de ballet, M. Hansen, très applaudi dans le rôle de Silène qu'il a silhouetté d'une façon fort spirituelle. Que dire de Mlle Carlotta Zambelli, sinon qu'elle est la danse en personne. Il est impossible de se montrer à la fois plus gracieuse, plus hardie, plus légère, plus élégante ; c'est la perfection même, on ne saurait aller au delà... Mlle Sandrini est une très charmante Yadma, délicieuse et touchante ; Mlle Louise Mante, rutilante de beauté, a campé un Bacchus de fière allure ; Mlle Piodi est une exquise gnosienne ; Mlles Henriette Regnier et Viollat sont deux adorables faunes ; il n'y a que des compliments à leur adresser ainsi qu'à toutes leurs charmantes camarades du corps de ballet. Pour les costumes, qui sont tous ravissants et d'une grande richesse, M. Bianchini s'est absolument surpassé ; peut-être même a-t-il voulu faire sa cour à cet excellent M. Bérenger ; jamais, en effet, on n'avait vu autant de feuilles de vigne..... Je dois constater d'ailleurs que les prodigalités qui apparaissent dans la confection des costumes ne semblent point s'être étendues aux décors, pour lesquels la direction n'a pas précisément fait des folies.

Jules MARTIN.

Clichés Cautin et Berger.



Mlle Koock.



Mlle Lozeron.

Pièces à la Mode



« LE JOCKEY MALGRÉ LUI »

Vaudeville-Opérette en 3 actes.

Paroles de MM. Paul Gavault *et* Ordonneau ; *Musique de* M. Victor Roger.



Mlle Diéterle

Et sur la foi des journaux, chacun disait « l'opérette est morte ! ». « Mort aussi le théâtre illustré par tant de joyeuses fantaisies ! » Ah ! répétaient les personnes plus âgées que nous, si vous aviez connu les Bouffes-Parisiens sous l'Empire ! Et les opérettes de Meilhac ! Et la musique prestigieuse d'Offenbach ! Mais Offenbach n'est plus, et c'est à croire que le compositeur d'*Orphée aux Enfers* avait réellement le mauvais œil, et que les gens avaient raison de lui faire des cornes, à son passage, pour conjurer la « jettatura ».

Un sort avait été jeté sur ce théâtre, à n'en pas douter : les directeurs succédaient aux directeurs, les insuccès aux insuccès, et, ce qui est plus grave, les faillites aux faillites. Non pas que les Bouffes-Parisiens fussent tombés entre des mains toujours incapables, ni que les pièces représentées fussent exécrables et les acteurs mauvais, mais, que voulez-vous ? c'était la fatalité.

Une fois, par hasard, que le mauvais œil s'était détourné quelques instants, peut-être vers l'Odéon ou la Renaissance — encore un théâtre qui eut des avatars ! — le succès parvenait à se glisser aux Bouffes-Parisiens sous l'uniforme gris des *Petites Michu* ou la crinoline mil huit cent trente de la si charmante *Véronique*, mais la jettatura étant la plus forte : les fours continuaient à succéder aux fours.

Pour rompre ce mauvais charme, Lagoanère et Lenéka, directeurs actuels, prirent le bon moyen, — le seul ; ils s'adressèrent à celui qui tient présentement plusieurs affiches, à l'auteur de tant de pièces applaudies, à Paul Gavault. Et ils n'auront pas à s'en plaindre, car le *Jockey malgré lui*, en collaboration avec Maurice Ordonneau, musique de Victor Roger, a remporté un très gros succès : ce jockey a gagné le grand prix.

La pièce ne peut se raconter sans perdre toute saveur. Comment faire tenir en quelques lignes les prodigieuses aventures d'Adolphe Gavarin, d'Eugénie des Coccinelles, du notaire Godefroy et du brigadier Theophraste ?

Et quand bien même un tel compte rendu serait possible, cela vous représenterait-il l'originalité vive de Mlle Diéterle, dont l'arrivée en gigolette provoque le fou rire ; Diéterle au petit nez retroussé, impertinent et charmeur ? Diéterle, qui n'a qu'un filet de voix — elle n'a pas de prétention — et qui le dirige avec tant d'art qu'on ne perd pas une syllabe de ce qu'elle chante ?



Et la musique de Victor Roger, quelle phrase saurait la rendre ? Dire que plusieurs airs méritent d'être bissés, chaque soir, c'est peu : tout y est à retenir, de l'ouverture au finale : c'est de la fantaisie échevelée et qui, cependant, fait corps avec la pièce.

Les auteurs ont eu l'esprit de ne pas prendre une étoile seulement, mais tous les artistes sont acteurs et chanteurs de bonne importance : de plus, ce qui n'est pas à dédaigner, les actrices sont jolies. Il faudra les nommer toutes, Mlle Lucy Jousset, une brune délicieuse, Mlle Yvonne de Ricke, blonde exquise, et les autres.

Le rôle d'Adolphe Gavarin, le faux Jockey est tenu par Garbagni qui peut être fier de sa création : cet artiste de très grand talent a enfin trouvé sa voie ; nous l'avions déjà vu, comique intense, dans un certain nombre de rôles, mais jamais il n'avait été si amusant. Ah ! son ahurissement si comique ! Pauvre clerc de notaire qui, par amour pour Cécile Montmoreau, consent à monter Fulgurant, le fameux cheval d'obstacles ! Et son épouvante quand il songe qu'il devra courir le grand Steeple d'Auteuil ! Sauter la rivière, lui qui est saute-ruisseau...

Une trouvaille de la pièce est le brigadier Theophraste, brave gendarme et bon garçon ; il met toute son ardeur a arrêter les cambrioleurs qui dévalisent la maison de Montmoreau, mais quand les voleurs sont sous les verrous, le voilà pris de remords : il voudrait les savoir loin ! Quel rire inextinguible lorsqu'il les harangue pour leur donner l'idée de s'enfuir : « Souvenez-vous de Napoléon au fort de Ham ! Souvenez-vous de Boulaine ! » Et quand vous saurez que c'est Tauffenberger qui tient le rôle....

Il faudrait les citer tous, Barré, Simon Max, Paul Jorge, et Fernal, Fernal qui nous fit si joyeuses certaines soirées au théâtre Déjazet.

« Seules les pièces sérieuses font de l'argent, écrivait l'autre jour un fameux critique : le public en a assez des farces et des bouffonneries. »

Ce critique le dirait-il encore aujourd'hui ? Oui, peut-être pour l'amour du principe ; mais comme il riait l'autre jour à la répétition générale, comme il riait de cette bonne gaîté que déchaîne l'irrésistible comique du *Jockey malgré lui !*

Bravo ! Voilà de la bonne opérette !

G.-C. FÉLIZET.

Figures d'Artistes



Mlle DIÉTERLE

Mlle Amélie Diéterle, que les critiques se plaisent à nommer tour à tour le petit Saxe ou la plus parisienne de nos étoiles d'opérette, est née à Strasbourg. Son père, capitaine de cavalerie en retraite, décoré de la Légion d'honneur, lui avait fait donner une éducation très soignée, si bien que la mignonne divette, avant de détailler des couplets risqués et de souligner des phrases fantaisistes et quelquefois un peu libres, avait cultivé avec ferveur l'art sévère des Glück et des Palestrina.

Mais des revers de fortune la contraignirent à se tourner vers le théâtre, en sorte qu'aussitôt ses études terminées au Conservatoire de Dijon, qu'elle quitta avec le premier prix de chant, elle débuta aux Concerts Colonne pour se faire connaître à Paris. L'aimable Fock, chef des chœurs, la distingua et la fit immédiatemnnt entrer aux Variétés, dont il est chef d'orchestre depuis de longues années.

Là, sa grâce et sa mine futée lui conquirent rapidement une place marquée dans tous les rôles du répertoire. Elle fut successivement une des cousines de *La Périchole*, Eclosine de *L'Œil Crevé*, la Baronne de *La Vie Parisenne*, Oreste de la *Belle Hélène*, le prince de Mantoue des *Brigands*, Sataniella du *Carnet du Diable*, etc.

Dans les Revues si fameuses des Variétés, son directeur lui confiait, chaque fois, des créations importantes ; cependant elle comprit que pour arriver au premier rang, il ne fallait pas rester exclusivement fixée dans un théâtre où une troupe excellente et déjà ancienne ne laisse que peu de place aux jeunes ?

C'est ainsi qu'elle alla
Revue, à Déjazet, à Tabarin,
jouer la pantomime aux Folies-
Prodigue. D'ailleurs M.
mait la transfuge quand
s'agissait de créer dans *Le*
fut pas alors pour la jeune
muler son espièglerie ha-
énormes, mais si comiques,
plaudissements du pu-
soit à Varsovie, soit à
de Tsarkoë-Selo, jouer des
nouvelles de nos jeunes

Car, non seulement
jours accueilli avec bien-
et compositeurs jeunes ou
encore célèbres (ce
talentueux), mais elle
tamment livré ba-
taille, pour les faire
apprécier partout où
cela lui a été possi-
ble, à l'étranger et
même en France, la
patrie par excellence des opinions toutes faites ! Grâce à elle les chansons dansées d'Alfred Bruneau, paroles de Catulle Mendès, sont populaires dans les principales villes de l'Europe; grâce à elle, le talent si délicat, et en même temps, si bouffe de notre meilleur compositeur d'opérette moderne,

tantôt créer des rôles de commère de
aux Mathurins, chanter aux Capucines,
Bergère et à la Renaissance, dans *L'Enfant*
Samuel ne la perdait pas de vue et récla-
elle était libre, par exemple, lorsqu'il
Nouveau Jeu, le rôle de Riquiqui ; et ce ne
actrice une mince difficulté que de dissi-
bituelle, pour débiter niaisement les naïvetés
qu'elle lançait tous les soirs aux ap-
blic. Chaque été, elle va soit à Berlin,
Moscou, soit à Pétersbourg, soit au camp
opérettes françaises ou produire des œuvres,
compositeurs.

Mlle Diéterle a tou-
veillance les auteurs
vieux mais pas
qui arrive aux plus
a, de plus, cons-

Croquis
pour Mlle Diéterle,
par Abel Faivre.



Mlle DIETERLE, par WIDOPFF.

M. Claude Terrasse, a été révélé au public parisien et mis en pleine lumière. Elle eut le bonheur de faire triompher, sur la scène des Bouffes-Parisiens, malgré quelque résistance du public, *les Travaux d'Hercule,* ce chef-d'œuvre de verve et de philosophie, qui a pour auteurs MM. de Caillavet, de Flers et Terrasse, et, sur la scène des Mathurins, ces deux petites merveilles : *La Fiancée du Scaphandrier* et *Au Temps des Croisades,* de MM. Franc-Nohain et Terrasse, déjà nommé.

Ces nombreuses créations lui valurent au mois de janvier 1902 les palmes académiques, juste récompense de ses efforts pour propager l'art français, malgré le péril qui guette invariablement tout novateur un peu hardi.

Elle n'a pas d'ailleurs soutenu seulement les littérateurs et les compositeurs. Ses voyages à travers l'Europe et ses musées développèrent ses goûts naturels pour la peinture et, dans sa galerie de tableaux, elle compte des Renoir, des Monet, des Carrière, des Vuillard, des Bonnard, des Manet, des Corot, des Hokousaï et des Outamaro. Heureusement pour nous, il ne lui a pas été possible de connaître ces derniers; mais les autres, elle les reçoit presque tous dans son intimité et ils fréquentent assidûment son salon.

A ses dîners très recherchés, peintres et auteurs rivalisent de gaîté, et les poètes connaissant son amour pour la poésie improvisent, tout en fumant, de petites pièces de vers où son nom rime inévitablement avec perle.

Qui n'a dans sa mémoire les jolis vers que lui a adressés Léon Dierx, le prince des poètes ?

Le pinson, le moineau, le merle,
Le grelot fait avec la perle,
L'éclair, l'étoile et le rayon,
Tout cela vit en Diéterle,
Pour qu'à ses pieds de Cendrillon
Le fracas des bravos déferle.

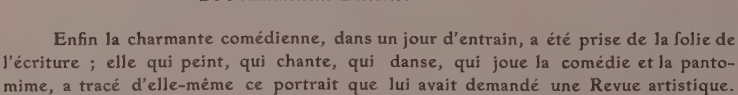
Dessin de Widoppf.

et le quatrain de Stéphane Mallarmé, le synthétique poète :

Un rossignol aux bosquets miens
Jette sa folle et même perle,
Il prélude et je me souviens
De Mademoiselle Diéterle.



Mlle DIÉTERLE dans *La Fiancée du Scaphandrier*, dessin de Cappiello, extrait du *Cri de Paris.*



Enfin la charmante comédienne, dans un jour d'entrain, a été prise de la folie de l'écriture ; elle qui peint, qui chante, qui danse, qui joue la comédie et la pantomime, a tracé d'elle-même ce portrait que lui avait demandé une Revue artistique.

« Je suis née dans les provinces de l'Est. Voilà sans doute pourquoi j'ai l'air si parisien. On me prend aussi pour une petite Suissesse. J'adore d'ailleurs construire des châlets en Espagne.

« Mon âge ? Je ne le dirai pas, d'abord parce que cette franchise pourrait m'ennuyer un jour... oh ! pas tout de suite, et puis parce qu'en le confessant je ferais de la peine à toutes les petites camarades qui l'ont dépassé... et elles sont quelques-unes.

« Mon physique ? On dit souvent que je suis jolie. Ce n'est pas vrai. Je me reconnais cependant un certain chic. Lorsque ce mot sera discuté à l'Académie pour le nouveau Dictionnaire, je compte bien être au nombre des exemples cités. Les épithètes que l'on m'accorde le plus ordinairement sont celles de « délicieuse, gracieuse ou exquise ». Mon Dieu ! ce n'est pas mal. Il faut savoir se contenter de peu. On me compare aussi souvent à un bibelot. J'attends mon étagère. On dit encore de moi — c'est effrayant tout ce qu'on dit de moi — que je suis un « petit Saxe » ou un « petit Greuze », comme c'est gai ! Pour un peu on me comparerait à un sujet de pendule ou à la « Cruche cassée » Ah ! ça non, je ne suis pas bête du tout, et si je n'ai pas inventé la poudre, c'est que je trouve cette invention stupide et meurtrière... et puis aussi parce qu'elle était inventée avant moi. Je suis comment dire? Futée. Mais je crois bien comprendre et penser tout ce que je dis. En revanche, je me garde bien de dire tout ce que je comprends et tout ce que je pense.

Mlle DIÉTERLE dans les *Travaux d'Hercule.*

« J'aime la vie simple et paisible, les tableaux, les livres, les fleurs, mais par dessus tout, mon théâtre. Peut-être un petit peu bourgeoise dans mes habitudes, je suis artiste dans mes goûts. Si j'avais des armes, j'y verrais bien un petit pot-au-feu dont les anses seraient remplacées par des ailes. Je travaille beaucoup le chant et la comédie. Je me donne tout entière... à mes rôles. « Je les aime... je les vis... et lorsque je les quitte il me semble que c'est un peu de moi qui s'en va. C'est bien bête d'être ainsi et si j'avais à me refaire... Eh bien, je crois que je me ferais encore telle que je suis ».

Pour conclure? Mlle Diéterle est en plein combat, pour prendre au théâtre un rang très enviable. Voici qu'elle vient de gagner, cette saison, deux grandes victoires : *Madame la Présidente* et le *Jockey malgré lui.* Que les non convaincus par notre assurance aillent la voir, un soir, aux Bouffes-Parisiens.

LOUIS-J. ESNAULT.



Tête découpée dans une affiche dont le sujet ressemble à Mlle DIÉTERLE lors de ses débuts.



Prologue. — *La nuit de Pâques.* — Décor de M. Moisson.

Résurrection

Drame en 5 actes et un prologue, d'après Tolstoï, par M. Henry Bataille.



On a toujours remarqué qu'une pièce faite d'après un roman laissait à désirer. Si la pièce est tirée d'une histoire corsée, établie sur une intrigue un peu compliquée ou riche d'aventures, elle a plus de chances de passer mieux : le mouvement de l'action, l'inattendu des incidents, l'intérêt des situations, l'originalité des personnages et la variété des décors empêcheront l'esprit du spectateur de sentir le travail de contexture, de remarquer les trous immanquables ; mais s'il s'agit d'une pièce à thèse, il n'en va plus de même. Malgré tout, l'homme de théâtre diffère de l'homme de pensée ; n'ayant pas les vues semblables, il a tendance à varier, si peu que ce soit, la donnée du premier auteur, et les exigences de la scène ne peuvent que l'inciter davantage aux modifications : il atténue, exagère, supprime le rendu de certains détails. Il lui est impossible de produire entiers les personnages dont l'œuvre originale décrivit avec de longs soins le caractère et l'apparence complexes ; le temps et les circonstances lui font défaut pour développer leur essentielle mentalité, pour expliquer leur vraie raison d'être et d'agir ; il ne dispose que d'un bout de scène, que de quelques phrases pour les camper dans son jeu, où il doit les brusquer, les acheminer vite vers le dénouement. Parvenu à ce point difficile, il arrive, la plupart du temps, que la pièce, — attendu qu'elle est imparfaite — rate, ou du moins ne rend pas l'impression du roman.

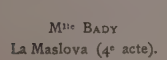
Mlle Bady
La Maslova.

C'est un peu de cette façon-là que *Résurrection* de Tolstoï a été mise au théâtre par M. Henry Bataille.

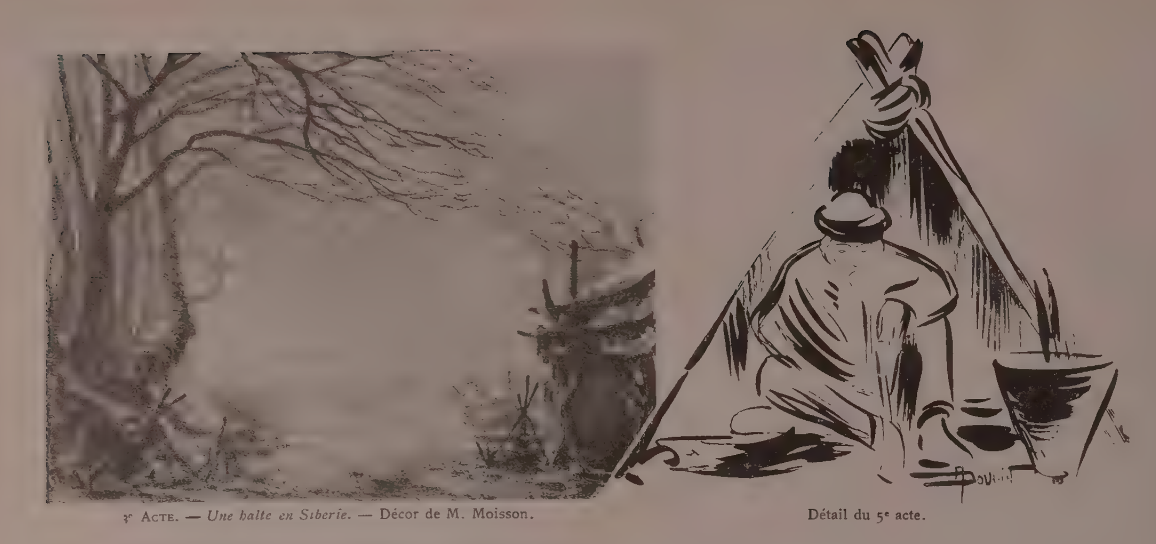
Déjà le Nekludoff du livre n'est pas sympathique. On sent dans le sacrifice qu'il prétend faire de lui-même beaucoup d'affectation ; il demeure trop sur la marge de la triste société où il doit veiller sur celle qu'il dit être sa victime. Le théâtre a encore exagéré l'amateurisme de Nekludoff, si bien que le public d'ici l'a pris pour un de ces princes russes qui vaguent par le monde épris de socialisme et de révolution, et, comme ceux-ci, l'a jugé un peu fou.

Nekludoff, en scène, se convertit bien soudainement, et à mesure qu'il accomplit, sans enthousiasme, son œuvre de rédemption, on démêle en lui, de plus en plus, le théoricien uniquement préoccupé de donner satisfaction à son orgueil intime, plutôt que le repentant résolu simplement à faire le bien pour le bien. Nekludoff n'a pour sa victime que de sèches paroles de vertu ; jamais en lui parlant sa voix ne mollit, ni ne tremble : son cœur ne participe pas à son acte ; et si quelquefois, en faisant allusion à la Maslova, son discours énonce des choses jolies, ce n'est que de la rhétorique attribuable à l'auteur et faite pour l'effet. Ce seigneur n'a rien d'un humanitaire.

Dessins de DOUHIN.



Mlle Bady
La Maslova (4e acte).


3e Acte. — *Une halte en Sibérie.* — Décor de M. Moisson.

Détail du 5e acte.

D'autre part, la Maslova modifie sans raisons ses sentiments et son allure. Dans une même scène, à la prison, nous la voyons d'abord accablée, farouche, apeurée, tenant son désespoir loin de la vulgarité de ses hideuses compagnes, puis, subitement, frayant avec celles-ci, buvant, fumant, clamant avec elles des imprécations. — Survient Nekludoff, la femme effrontée, en premier lieu, pleure, gémit, crie sa douleur, et sans doute cette détente épure instantanément son esprit des fumées de l'alcool qu'elle vient d'avaler, car le prince est à peine sorti qu'elle se met à formuler des idées exquisement poétiques. Soit dit en passant — puisque l'occasion prête à cette observation — la pièce est parlée dans une langue choisie, même précieuse ; elle est en maints endroits ornée d'images joliment expressives, si bien que, souvent, l'on ne peut s'empêcher de trouver anormale tant de distinction littéraire dans le dialogue tenu aux bas lieux de l'action.

Une condamnée.

Le prologue de *Résurrection* est très heureux. La bonne chambre douillette et chaude que deux bonnes tantes russes ont préparée pour leur neveu, militaire en congé ! Observons que ce militaire de neveu ne met guère en rapport ses paroles avec ses sensations : ainsi, il se déclare dégoûté du baiser malodorant que les paysans lui octroient sur la bouche, parce que c'est Pâques, et aussitôt après il donne du « mon cher » à n'en plus finir à un de ces rustres qui prépare sa chambre. Passons.

Au premier acte, le jury délibérant révèle — puisqu'il doit commettre une infamie — des types exceptionnels, affectant, chacun, quelque ridicule de la Société, mais, tout de même, certains passent la mesure. Un seul de ces messieurs résume la philosophie émouvante de cette scène où l'on fait si bon marché du sort d'un pauvre être humain, probablement non criminel ; c'est un sourd, sans importance, qui n'a qu'un mot sentencieux et lent pour dire toute son opinion : *Nous ne sommes pas des saints...* Cela porte beaucoup plus que les raisons logiques débitées par Nekludoff.

La première partie de l'acte de la prison semble inutile ; le public aurait facilement imaginé la hideur du lieu. Pourquoi cet étal de misère, cette crasse plaisamment poissée sur la figure des comparses, cette indication de vermine que donne leur chevelure ? Pourquoi les jurons et les gros mots mis dans leurs répliques ? Aucune de ces femelles n'a un cri intéressant ; une unique préoccupation hante leur instinct à toutes : le moyen de berner la loi par l'entremise de l'avocat averti, qui sait rouler les juges ou s'entendre avec eux.

Si, à l'infirmerie, les meilleurs sentiments nés en la Maslova se traduisent par des détails ingénieusement symboliques, la dureté imbécile de Nekludoff se révèle insupportable. Il est invraisemblable que ce philantrope ne reconnaisse pas dans la contenance modeste, dans le visage mélancolique, dans la voix émue de la malheureuse, qu'il prétend racheter, du regret et de la tendresse, quelque chose revenu de son charme d'autrefois... Parce qu'un homme de service accuse bêtement, salement la Maslova, cela suffit : il ne veut rien entendre de la justification qu'elle prétend lui exposer ; avec des mots méprisants, il empêche sa parole et s'en va. Le joli apôtre, vraiment ! sans pitié, sans douceur pour son prochain souffrant et misérable, par sa faute... Supposez que le dénouement donne à Nekludoff la possibilité d'épouser Maslova, que ferait-il d'elle ? Certainement, il la claquemurerait, il lui créerait, dans un coin de son palais, une prison à peine meilleure que celle de Moscou, le bel apôtre !

Mais la pauvre Maslova ne veut pas gêner la vie du prince ; puisqu'il ne l'aime plus, ce n'est pas la peine qu'elle aille avec lui... C'est elle, créature inférieure, qui se


M. Dumény,
Nekludoff.


Mlle Maille,
Missy.

Mlle Dortzal,
Natacha.



Cl. Studio

Mlle Dortzal, Natacha

sacrifie vraiment : elle acceptera de devenir la femme d'un condamné, et Nekludoff pourra, sans remords, s'en aller. Ce sentiment est beau, mais la conversation à laquelle il donne lieu, dans la hâte du dénouement, a je ne sais quelle déplaisante saveur d'Ambigu qui lui prête passablement de vulgarité. Heureusement sonnent dans le lointain de frêles cloches, auxquelles se mêlent bientôt des voix qui disent lentement un cantique de Pâques : ce qui termine cette scène pénible, et donne au rideau l'occasion de finir la pièce sur un incident normal.

Pour ce qui est de l'interprétation des personnages, on peut dire que M. Dumény est un Nekludoff fort réussi ; mais peut-être, sans le vouloir, cet excellent acteur exagère-t-il un peu l'ingratitude de son rôle ; à la fin, il ne lui coûterait pas beaucoup de boutonner sa pelisse sur son élégant veston, pour montrer davantage qu'on se trouve en Sibérie. Les autres rôles d'hommes sont peu importants : M. Janvier se montre éloquent Simonson, fiancé de la Maslova, — M. Albert Lambert est un parfait président de jury, qu'assistent de leur mieux MM. Bouthors, Marie, Duparc, Taldy, Gaignette et Berger, jurés. — Mmes Dehon et de Hally sont de bonnes vieilles tantes russes ; Mlle Maille présente une fiancée délaissée, très gracieuse, et Mlle Dortzal figure une bien jolie dame de salon. On a, semble-t-il, beaucoup exagéré la perfection de Mlle Berthe Bady, en Maslova ; souvent elle exagère, elle charge son rôle ; sa tenue n'est pas dépourvue d'affectation ni de maniérisme ; ses gestes se produisent très abondants, très menus, très drôles, ce qui est une originalité un peu factice ; et, somme toute, Mlle Bady est plus curieuse qu'intéressante.

Mlle Bady, La Maslova.

Eugène DELACROIX.

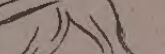
Le Capitaine.

Le président du jury.

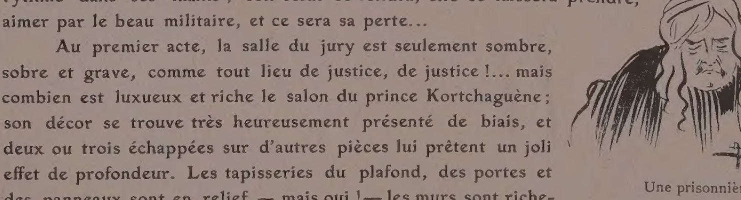
AUTOUR DE LA PIÈCE

L'Odéon a consenti des frais intelligents pour présenter dans d'excellentes conditions l'extérieur de *Résurrection*. Les six tableaux méritent d'être loués. — Au prologue, l'intéressant intérieur où flânent des domestiques bavardes, où gronde une femme de charge autoritaire, ridicule, si drôle ! Le joli tableau que présente aux fenêtres le paysage couvert de neige, qui s'étend, très profond, sous un ciel mat piqué d'étoiles scintillantes ! et combien le séducteur se montrera avisé quand il mènera la petite suivante qu'il désire, ici, dans une encoignure donnant vue sur ce dehors merveilleux... Dans la paix de la nuit, on entend tinter des cloches, qui doivent être très loin, et des voix chanter des hymnes de Pâques..., et elle chantera aussi, Catherine, la pauvre, en frappant le rythme dans ses mains ; son cœur se fondra, elle se laissera prendre, aimer par le beau militaire, et ce sera sa perte...





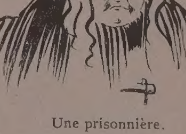
M. Janvier (Simonson)



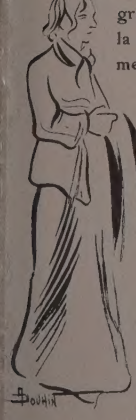
Maquette du salon du 2e acte par M. Maréchal.

Au premier acte, la salle du jury est seulement sombre, sobre et grave, comme tout lieu de justice, de justice !... mais combien est luxueux et riche le salon du prince Kortchaguène ; son décor se trouve très heureusement présenté de biais, et deux ou trois échappées sur d'autres pièces lui prêtent un joli effet de profondeur. Les tapisseries du plafond, des portes et des panneaux sont en relief — mais oui ! — les murs sont richement vêtus de tapisseries, les sièges et les meubles volants sont disposés au mieux. Très joli. — Après, c'est la Prison, la Prison vaste, humide, couleur poussière, avec, au fond, un gros poêle qui sèche du linge, des grilles, un chemin de ronde ingénieusement éclairé. Dans l'énorme salle vont et viennent des prisonnières enveloppées dans de grands sarreaux gris, marqués d'un numéro ; ces femmes sales, horriblement grimées, outrent un jeu de scène dont la donnée était déjà très poussée : elles se peignent et se pouillent en public, boivent, s'injurient et, finalement, se battent ; même l'une d'elles laisse par terre ses faux cheveux : ceci est un peu puéril. — L'infirmerie est très blanche, très claire, très propre : tout y est bien disposé. — Enfin, la Halte en Sibérie a lieu dans un vaste décor de neige, dans une suite de monticules blancs vers un ciel bas, immuable, désespérant. Sous les grands arbres, les déportés se sont construits des abris provisoires, où ils se tiennent blottis. C'est Pâques triste. On entend, comme au premier acte, les cloches sonner et les cantiques venir en murmures ; mais, ici, les cloches semblent moins gaies et aussi les chants ; et l'on ne sait si les condamnés sont prosternés sous la menace des soldats de l'escorte ou sous le charme léger et momentané de cette musique, de ces cloches qui leur rappellent le pays maintenant très loin et où ils ne rentreront jamais !

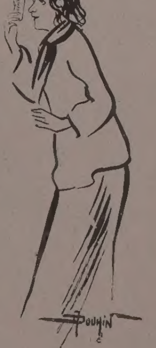
E. G.



Une prisonnière.



[Des]sins de DOUHIN.



Mlle Bady
La Maslova (4e acte).

Cl. Studio.



3e Acte. — *La prison des femmes à Moscou.*



Mme Guitty.

M. Ratineau.

Les Théâtres accotés



M. Dufrenne.

Alors, c'est entendu : la Commission des Auteurs ayant décidé le classement du *Grand-Guignol* et des *Capucines*, nous mettrons désormais sous rubrique spéciale les compte rendus de ces Établissements.

Laquelle ?

Hé !,.. puisqu'ils viennent à la suite des scènes les plus cotées, prenons : « Théâtres accotés ». Ainsi notre typographie ne subira pas de notable changement et nous satisferons Messieurs les Directeurs. Ces braves impresari me paraissent d'ailleurs animés depuis quelque temps d'excellentes intentions. N'ont-ils pas augmenté les droits d'auteur? Douze pour cent toucheront maintenant les dramaturges et comédistes distingués par Max Maurey ; douze pour cent les modernistes, fantaisistes et revuistes accueillis par Michel Mortier ! Certains soirs il sera préférable d'avoir un acte sur l'affiche d'un de ces théâtricules — et même des deux ! — que sur celle de tel théâtre de genre moins ambigu et de soi-disant gaîté.

Charmantes soirées !

Du coup, l'Europe entière va irruer cité Chaptal et boulevard des Capucines, brandissant des chefs-d'œuvre qu'on recevra le sourire sur les lèvres..., et qu'on remettra de même — comme partout.

Après une série de cinquante représentations, le Grand-Guignol renouvelle son programme. A part le *Fétiche*, où la situation atteint, à un certain moment, au pathétique, nous ne retrouvons pas cette note violente qui, jusqu'à ce jour, avait été comme la caractéristique de la maison, était cause de son succès, en partie, tout au moins.

Évolution ou révolution ? *That is the question.* Mais contentons-nous de constater.

Le Fétiche étant une pièce quelque peu compliquée, bornons-nous à donner l'idée principale. Une demi-mondaine rentre certaine nuit, chez elle, avec son amant ; mais, presque sur le seuil, renvoie le monsieur sérieux... et introduit un gigolo. Celui-ci, seul un instant, songe à la dévaliser, décidé à tuer si on le trouble dans son opération, ce qui arrive : la femme rentre. Le couteau va faire son œuvre. Mais la victime se débat et crie. Accourent les voisins, la police qui arrête l'assassin, veut l'emmener, quand... celui-ci, regardant le médaillon que, dans la lutte, il a arraché à la demi-mondaine, reconnaît qui ? lui-même ! bambin. — Mais, c'est mon portrait ! — Hein ?.... vous... mon fils !

Et, par simulation d'ivresse, la mère sauve l'enfant.

Mme Juliette Darcourt est très impressionnante dans cette dernière scène. Elle joue, d'ailleurs, tout le rôle de la demi-mondaine avec grande autorité. Mme Madeleine Guitty met la salle en joie, en tirant les cartes à une gentillette bonne, Mlle Yrven. C'est très nature. Côté hommes : M. Lurville se fait remarquer : son type de gâteux est mieux que bien. Je fais quelques réserves quant à M. Paul Franck ; mais, peut-être, ce soir-là, ne disposait-il pas de tous ses moyens. M. Ratineau, à qui la force publique semble réservée, a croqué une amusante silhouette d'agent.

En somme une bonne pièce, avec un début qui est du meilleur Maurey — celui de la *Recommandation de Rosalie*, etc., — et une conduite très alerte de l'action, d'une science scénique indiscutable.

Héritiers. Deux actes, tirés par M. André de Lorde d'une nouvelle de Maupassant, ne sont pas moins intéressants. Leur qualité principale est l'observation. Mi-tragiques, mi-comiques, ils peignent bien ces milieux rapaces où la basse convoitise, brisant tout lien naturel, ne voit plus, n'existe plus que pour la possession : la terre, chez le paysan ; l'argent, les meubles, chez l'employé. Tel est le cadre choisi pour l'œuvre qui nous occupe.

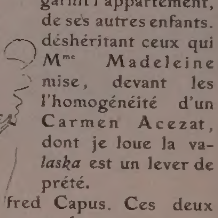
Mme Darcourt.

Une vieille femme habite avec un de ses fils, marié et père de famille. Une chambre lui est réservée dans l'appartement, et cette pièce est garnie de meubles appartenant à l'aïeule. De ce mobilier, certains objets font l'envie de la bru. Aussi trouve-t-on que la mort tarde bien à en apporter la propriété. Enfin, un beau jour, la vieille tombe malade et meurt : décès constaté par le médecin. Aussitôt, yeux à peine fermés, pendule, secrétaire, etc., passent d'une chambre dans l'autre. Mais !... la mère, qui n'était qu'en sommeil cataleptique, vient faire la mauvaise farce d'apparaître au moment où se règlent ses funérailles, où l'on apporte les faire-part, les couronnes !... Que se passe-t-il? — Rien... — Ces faire-part? — Ce n'est rien ! — Ces couronnes ? — Pour un ami ! Le docteur à son tour arrive. — Comment, vous n'êtes pas morte ? En voilà une sale blague ! — J'ai été morte ! ?... Regardant alors tout ce qui garnit l'appartement, elle reconnaît sa pendule, son secrétaire, accaparés au détriment de ses autres enfants. En colère, elle se lève, prend le bras de son cadet, et sort en déshéritant ceux qui croyaient tenir le magot. Adieu, vache, cochon, couvée. C'est Mme Madeleine Guitty qui joue la *vieille mère*. Il faut la voir apparaître en chemise, devant les assistants terrifiés ! Ça vaut le voyage ! Autour d'elle, notons l'homogénéité d'un bloc composé de Mmes Gabrielle Fleury, comédienne experte, Carmen Acezat, Rosellen, de très bonne tenue ; MM. Rambert, Lurville — dont je loue la variété de composition — et Dufrenne. *Jules ou les Nèfles de l'Alaska* est un lever de rideau assez amusant et qui a le mérite d'être bien interprété.

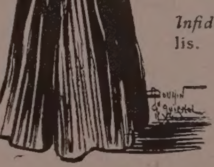
La voiture versée est de Courteline et *Mon tailleur* d'Alfred Capus. Ces deux jeunes auteurs sont fort en progrès. En résumé : très bon spectacle.

A la Bodinière (Théâtre d'Art international) deux premières : *Infidèles*, de Roberto Bracco, et *Par une belle nuit*, de Sabatino Lopez. Six actes bien accueillis. Nous en reparlerons, ainsi que des Capucines et des Mathurins.

Henry FRANSOIS.



M. Dufrenne.



Mme Guitty.



Comme je souffrais, depuis un laps de temps que je ne puis exactement préciser, de migraines et de lassitudes (occasionnées sans doute par le surcroît de travail auquel m'astreint l'aimable directeur de cette Revue bien théâtrale), je m'en fus chez mon docteur, un prince de la science, lequel me palpa longuement des cheveux à l'orteil ; après quoi doctoralement : « Mon ami, osa-t-il, non sans familiarité, mon ami, prenez une nourriture saine et beaucoup de repos. »

Mais docteur, osai-je à mon tour, le théâtre ?...

« Le théâtre n'est pas incompatible avec le repos, mais il y a théâtre et théâtre, comme dit l'autre, pas de Folies-Bergère, pas de Casino, mais de l'Odéon ou du Gymnase tant que vous voudrez.[1] »

Je quittai le savant sur ces mots, et dédaigneux de l'Odéon provincial, je m'en fus au Gymnase le soir même. Ah, quelle excellente soirée, et combien reposante ! Le spectacle est annoncé pour 8 heures 1/2, mais M. A. Franck, tenant essentiellement à ce que ses spectateurs aient le temps de digérer, fait lever le rideau vers 9 heures 1/4. La comédie de M. Bernstein : *Joujou*, est fine et spirituelle, aussi convient-il de ne pas fatiguer les méninges de l'auditoire et de ne faire durer chacun des trois actes qu'une dizaine de minutes.

Pendant les entr'actes, le public peut ainsi se livrer à ses occupations favorites : lecture du roman dont on parle ou des cotes de la Bourse, petites causeries ou flirts intimes, trépignements ou grognements d'impatience.

L'intrigue de ce court chef-d'œuvre est simple comme il convient (Histoire d'un mari qui trompe sa femme avec les amies d'icelle et qui, un jour, en rencontre une qui ne marche pas, ce qui ne laisse pas de l'étonner) ; les décors sont d'Amable, ce qui est tout dire, et les artistes triés sur le volet : Jeanne Granier qui vieillit peu, Suzanne Desprès qui sait être jolie, Ryter qui l'est sans le savoir, Calmettes qui joue avec talent le rôle d'un mari peu sympathique et Huguenet qui, conscient de sa valeur, se fait payer son poids d'or.

La pièce de théâtre doit être comme la vie : courte et bonne. Mon docteur avait raison, c'est une soirée de père de famille, une soirée de tout repos.

≋ « Riez les gueux, et vous n'aurez point froid ! » a dit Rabelais — est-ce bien Rabelais ? — c'est pourquoi, chaque soir, le public afflue au *Concert Européen* où M. Nunès a somptueusement monté *Paris en revue*.

Figurez-vous, sur la scène minuscule, un défilé incessant d'exquises petites femmes : toutes sont déshabillées avec goût et presque toutes agréables à voir ; oh ! Bérenger, que dis-tu du costume de mitron de Mlle Liliane, transparent comme ma conscience ? Et toi, la Goulue, que penses-tu du chahut de Mlle Pomponette ? Et toi, Sarah, ne pâlis-tu pas devant Germaine Lauret dans son rôle ingénu de Bouton d'Or ? Polaire, as-tu vu la gentille et nerveuse de Conti interprétant la Caresse ? Vénus ne jalouserait-elle pas son fils si elle l'apercevait sous les traits — et les formes — de Mlle Cerda.

Afin de mieux contempler ces merveilles, usant d'un artifice, je pénétrai dans les coulisses... Soudain des cris se font entendre, on mande du secours : Mlle Germaine X... (je tairai son nom, par pudeur) se débat en proie à une violente crise de nerfs. Que faire ? — Je me précipite, mais M. Nunès m'a déjà précédé et trouve le remède : à genoux, il couvre de baisers la poitrine de l'exquise jeune personne qui revient à elle réconfortée par ses baisers... comme dans la chanson.

≋ Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le flair. *La Gaîté Rochechouart*, ou plutôt sa douce directrice, a le flair, elle, car elle nous offre (offrir, est ici une façon de parler) *L'Évasion de Bridaine*, trois actes d'une actualité brûlante d'un auteur qui se cache, comme un banquier, derrière un double pseudonyme. Faire interpréter à la gentille Arlette Duclos son propre rôle : voilà qui est une trouvaille. Arlette s'en tire aussi bien que possible, elle est à la scène ce qu'elle est à la ville : une bonne fille très nature ; avec un peu plus d'habitude des planches elle deviendra certainement une bonne actrice, ayant tout ce qu'il faut pour cela, voire de la joliesse et de l'aplomb.

Les deux agents chargés de garder Bridaine sont une charge d'un haut comique et cette parodie eût été un gros succès si l'auteur n'avait cru devoir intercaler le second acte qui frise l'obscénité : on y voit une maison close transformée en annexe du dépôt mais... garnie de ses pensionnaires ; deux fillettes en cheveux violentées par deux brutes en rut, et amenées là par un monsieur dont le caleçon s'ornemente de poissons argentés..... on y voit presque... consommer, rien n'y manque, pas même les gestes. Si par ces temps de dépravation je faisais inconsciemment une réclame à ce concert, j'en serais navré.

≋ Suis heureux d'apprendre l'engagement au Théâtre d'Hiver, à Moscou, de la petite Mlle Mimi Fritz, dont les danses hiératiques ont été fort appréciées dans les Établissements où elle a passé, à l'étranger, et chez nous, à une ou deux agapes du *Diner de faveur*.

Jack d'ANGE.

1. Coût : 20 francs... la science ne se saurait trop payer.

Cl. Stebbing.

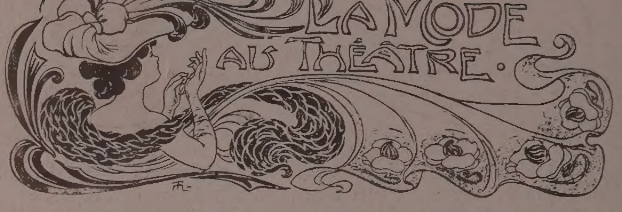


Mlle Arlette Duclos.

Cl. Cautin et Berger



Mme Lormond
Cantatrice mondaine



Brrou! froid, très froid, trop froid; que voulez-vous que fasse la Mode, quand tout le monde s'emmitoufle dans des fourrures, et laisse à peine entrevoir le bout de son nez? Il paraît qu'elle a une affection particulière pour le petit-gris agrémenté d'hermine. C'est une fantaisie nouvelle car, si je ne me trompe, le petit-gris était surtout, naguère, employé comme doublure; après tout, c'est sobre, c'est gracieux, cela ne fait pas mal, et je me garderais de critiquer les élégantes qui l'emploient.

Mais, me dit une amie qui me voit écrire ces lignes, qu'allez-vous parler de fourrures au théâtre? Si on en porte pour y aller et pour en revenir, on les laisse généralement au vestiaire et ce n'est pas cela, je suppose, que vous prétendez appeler la Mode au théâtre?

Cela est juste, la critique vient à temps et je m'arrête, tout en me gourmandant d'avoir mérité que l'on me fasse souvenir qu'au théâtre, à moins que l'on ne joue la *Retraite de la Bérézina*, il fait toujours bon, toujours frais, toujours beau.

Donc, on met de belles robes de dentelles pour aller au théâtre; on enveloppe les corsages de ces toilettes de circonstance de grands cols qui font admirablement et, si j'osais, je dirais que les élégantes séduisent avec les dentelles autant qu'elles sont séduites par elles.

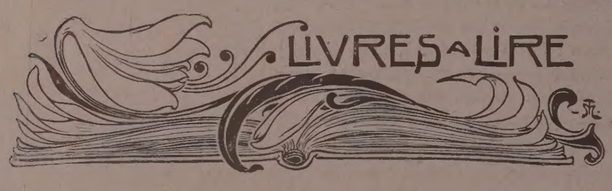
Faut-il aborder la question des chapeaux? Je n'ose guère. Je sais qu'il y en a de particuliers, qui sont, d'ailleurs, charmants, et qui font la joie des spectateurs placés derrière celles qui les portent; enfin ils peuvent voir et savourer le jeu de nos admirables actrices!

Des audacieuses ne cèdent ni un pouce de la largeur de leurs chapeaux, ni une maille des dentelles qui les parent; mais quelle compensation pour ceux qui ne voient rien: ce sont des nuages neigeux de tulle, illusion véritable qui fait croire à une tranche minuscule de la Jungfrau; et, surprise admirable, dans cette neige divine sont piqués des camélias, des fleurs aux mille couleurs; si bien qu'on ne sait plus si la pudique montagne ne s'est pas transformée en Esterel. Où sommes-nous grand Dieu? A la Côte d'Azur parbleu, puisque c'est pour ces climats bénis que l'on fait ces chapeaux tout à fait séduisants et d'une suggestion savoureuse.

Il est certain que nos mondaines, avec les froids qui se précipitent, ont grande envie, en hirondelles frileuses, de prendre leur vol vers le Midi; mais malgré tout, Paris les retient: toutes les grandes Premières n'ont pas été données; elles ont d'intellectuelles curiosités à satisfaire; il se dépense tant d'esprit dans les petits théâtres d'à côté! Le Trianon, dont on dit merveille, vient à peine d'ouvrir ses portes; non, décidément elle vont encore attendre avant de quitter Paris. Puis, qui sait? modistes et couturiers vont peut-être créer des modèles nouveaux et alors...

Alors, on reste pour ne pas en laisser toute la joie aux bonnes amies moins voyageuses.

Vicomtesse de RÉVILLE.



≈ Il est assez rare que le théâtre édité en librairie se vende beaucoup; cependant, on voit, parfois, des pièces réussir aux éventaires. Ce sort, d'ailleurs fort mérité, a été celui de *La Vieille*, de Henry Fransois, représentée au Grand-Guignol, il y a deux ans, et récemment publiée en plaquette par l'éditeur Albin Michel. On ne peut imaginer scène plus impressionnante, plus tragique que celle où le misérable Verdier, assassin subreptice d'une horrible avare, apprend des policiers, venus pour le constat, que cette vieille était sa mère...

≈ Très amusant livre fantaisiste que l'*Abbé Prout* (Guignol pour les vieux enfants), écrit et illustré par M. Paul Ranson, précédé d'une allègre préface de Georges Ancey et édité par le *Mercure de France*.

≈ La conduite de *Sœurette*, l'héroïne qui, dans le dernier roman de Gyp, épouse un homme qu'elle n'aime pas, afin d'empêcher sa sœur, mariée, d'en devenir la maîtresse, est tout à fait héroïque. *Sœurette* est, d'ailleurs, un livre très captivant et l'un des meilleurs du spirituel écrivain.

≈ Gabriel Martin nous donne, avec son nouveau volume: *En Ut majeur*, la gamme des amours, en délicat poète qu'il est.

≈ Par *La Rédemption de Nini*, où l'on retrouve l'humour étrange et poignant, la psychologie impitoyable d'Albert Keim, l'auteur déjà renommé du *Poème d'Ame*, s'affirme désormais comme l'un des bons compositeurs du roman contemporain.

≈ Une suite de très artistiques dessins de Puyplat illustre, d'une façon merveilleuse, la nouvelle édition de *Saint-Cendre*, le célèbre roman d'aventures de Maurice Maindron, que met en vente l'éditeur Fasquelle.

Une nouvelle édition du *Roman de Gabrielle*, de Mme Calmon, vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy. On trouvera dans cette œuvre toute de charme, le récit d'un des combats intérieurs qui donnent à notre existence sa plus haute valeur et son plus noble intérêt.

H. LEFIN.



La Vieille

Le Directeur-Gérant : L. GEISLER.